



DRAME DANS LA SCALA DI SANTA REGINA

Bastia-Journal des 03 et 05 janvier 1889

Punition divine. Onze personnes emportées par le torrent



« Dieu seul est grand dans son œuvre impérissable! », écrit Jean-Jacques Albertini, journaliste au **Petit Bastiais** dans l'édition du **26 janvier 1889**, où il fait état d'un accident survenu dans la Scala di Santa Regina. Quelques semaines plus tôt en effet, la maison Cantonnière était emportée par une lave de pierres et de boue. Onze personnes étaient ensevelies sous les décombres.

La légende court que ce drame était l'accomplissement d'une punition divine. Qu'en est-il ?

Dans la nuit du 31 décembre 1888, au cours d'une tempête, d'immenses blocs de rocher se détachent de plusieurs points de la crête qui domine le petit hameau de Santa Regina, au cœur de la Scala. Une quarantaine de personnes habitent cet ensemble de maisons, trois au total, dont une maison cantonnière qui vient d'être construite pour abriter les employés des Ponts et chaussées, chargés d'entretenir la partie de la route qui a déjà été construite.

Mais laissons parler le journaliste du Petit Bastiais qui relate les faits à la lumière de l'enquête qui a suivi l'événement :

Au cœur de ce désert, une oasis charmante

« Dans la description que nous avons faite [...] de la gorge de Santa Regina, nous avons signalé [...] la présence, au cœur de ce désert, d'une oasis charmante, à la création de laquelle la main de l'homme avait presque totalement contribué ; nous avons dit que trois maisons coquettes, entourées de magnifiques jardins, s'élevaient là, où un demi-siècle auparavant, les aigles auraient hésité à y asseoir leur aire. Aujourd'hui, hélas ! la nature a repris brutalement ses droits, et le désert a appelé le désert ; la dévastation a apporté la mort – avec toutes ses horreurs ».

« Depuis le 30 décembre, un nuage, aux formes fantastiques, s'allongeait livide et effrayant sur les pics et les crêtes qui disparaissaient successivement dans les sombres plis de l'étrange draperie qui s'épaississait, descendait lentement et pesait de plus en plus sur cette terre âpre et sauvage.

La gorge, comme un vaste cercueil, étouffait sous le poids de ce couvercle. Le 31 décembre les cataractes de ce ciel de plomb s'ouvrent soudainement : des torrents d'eau s'en échappent avec une violence inouïe. La montagne **la Mela** paraît se trouver au milieu de la nuée orageuse. Des

bruits aussi puissants qu'insolites, se mêlant à la grande voix des tonnerres, forment un concert épouvantable et rompent le morne silence de la nature, signe précurseur de terribles déchaînements !

Ces bruits répercutés par les échos de tous les abîmes de la gorge augmentent d'intensité et font croire à un bouleversement universel.

De la montagne la Mela ont dû se détacher, sous l'action de l'électricité, ou se désagréger sous l'action des eaux, trois quartiers de roche. Ces trois gros fragments, étant donné leur vitesse initiale et la pente très prononcée de ce terrain granitique, ont roulé avec violence et rapidité jusqu'au bas de la montagne sur un plan incliné de 2 500 mètres de longueur ; dans leur course vertigineuse, ils ont heurté et entraîné d'autres blocs plus énormes encore.

C'était donc un véritable torrent de pierres dont les vagues étaient figurées à merveille par ces masses rocheuses et innombrables qui s'entrechoquaient, se poussaient avec fracas les unes les autres, et se précipitaient enfin dans le **Golu** grondant dans le bas-fond et furieux de voir le cours de ses eaux un moment arrêté par ce barrage inattendu qui provoque une élévation subite de niveau de vingt mètres environ.

Mais ce n'était pas tout : le mince filet d'eau qui prenait sa source dans les régions élevées de la Mela était devenu, par suite de ces pluies diluviennes, un fleuve redoutable dont les allures torrentielles secondaient terriblement l'action de cet autre fleuve de pierres roulantes avec lequel il finit par se confondre au lieudit **Forcone**. [...] Il y a eu donc trois éboulements, partis de trois points différents.

Deux de ces points marqueraient donc les extrémités, et le troisième le milieu d'une ligne courbe qui, si elle était susceptible de développement sur une surface plane, formerait la base d'un triangle isocèle dont les côtés et la bissectrice seraient représentés par ces trois stries d'une profondeur moyenne de 15 m et que l'on voit de fort loin. Ces trois sillons marquent le chemin de ces trois avalanches de pierre qui ont mis à nu, sur leur passage, la charpente osseuse de la montagne et ont convergé au même point, au Forcone, devenu ainsi le sommet du grand triangle de dessus. Mais c'est aussi au Forcone que sont venus opérer leur jonction tous les cours d'eau qui ont surgi inopinément de toutes parts sur les flancs abrupts de la montagne, pour former autant de torrents qui ont apporté leur tribut au ruisseau déjà existant.

Alors, eaux et blocs, roulant pêle-mêle, ont suivi tout d'abord le lit du ruisseau: le pont, jeté sur ce cours d'eau, entre la maison Grimaldi et celle des Ponts-et-chaussées, fut submergé sous ces flots violents qui en emportèrent les parapets :

l'arche, obstruée par un quartier de roche qui lui servit de bouclier, fut préservée du choc de ceux qui se précipitaient à la suite. Les eaux alors, déviant par suite de l'obstruction de l'arche, mordirent du côté des maisons Grimaldi et Maestracci ; une quantité innombrable de roches furent également refoulées de ce côté. La maison Grimaldi s'écroula en partie sous les coups de ces béliers d'une nouvelle espèce. La maison Maestracci résista davantage, mais elle ne tarda pas à être envahie par les eaux. Le torrent arrêté par la digue formée par le refoulement d'une certaine quantité de blocs, en avant du pont, se fraye un autre passage. Les eaux gagnent en peu de temps le plateau qui domine la maison des ponts-et-chaussées, et c'est sur ce nouveau point qu'elles semblent concentrer toute leur fureur. La colline préexistante s'abîme et disparaît pour faire place à un vaste chenal par lequel se précipitent sur la maison, en tourbillonnant avec les éclats de mille tonnerres et les mugissements de vagues en courroux, des amas incalculables d'eaux, de terre : la maison est décollée, sans secousse, de la roche où elle était assise.

Telle, la coquille univalve d'un mollusque est brutalement arrachée et emportée par la lame qui court et se brise sur la falaise escarpée : il était trois heures et demie. »

Sous les décombres, la maison cantonnière

La maison cantonnière abritait cette nuit-là onze personnes qui furent emportées par le torrent de pierres et de boue ou ensevelies sous les décombres. Des onze personnes tuées on n'en retrouva que quatre. Plusieurs victimes portaient des noms fréquents dans le Niolu : Toussaint Luciani, Jean-César Simeoni et sa fille Marie, Antoine-Joseph Simeoni, de Lozzi, et Don Joseph Albertini de Loretu. Deux voyageurs qui avaient trouvé refuge dans la maison cantonnière furent aussi parmi les victimes.

Les habitants des maisons Grimaldi et Maestracci quittèrent leurs maisons et se réfugièrent dans la maison Tovalone, située trois cents mètres plus haut sur la route. Cette maison a aujourd'hui disparu.

Le journaliste, Jean-Jacques Albertini, lui-même niolin, conclut :

« Arrivés dans la maison Tovalone qui tremblait sur sa base, par suite des contrecoups qu'elle éprouvait à chaque instant, – car d'autres éboulements se produisaient sur différents points de la gorge, – tous ces malheureux tombent à genoux. On allume des cierges ; tout le monde prie.

C'était la prière de l'équipage d'un bâtiment en détresse, voguant à la dérive ! La nuit se passe longue et affreuse. Le jour surprend ces malheureux naufragés de cet océan de pierres encore dans l'attitude de la prière : on est étonné de se voir. Vers sept heures du matin, la tempête avait tu sa grande voix : les torrents ne mugissaient plus. Devenus humbles

ruisseaux, ils semblaient murmurer un chant funèbre pour le repos éternel des onze victimes qu'ils avaient faites la veille !

L'oasis de Santa Regina, ouvrage de l'Homme, est retournée au sein « des horreurs » du désert.

On dirait que la nature, dans un accès d'inférieure jalousie et de cruel dépit, a voulu rappeler à l'Homme orgueilleux que « Dieu seul est grand » dans son œuvre impérissable ! »

Punition divine

Cette dernière formule n'est pas de pure convention. En effet, comme nous le disions en introduction, la légende court dans le Niolu que ce drame était l'accomplissement d'une punition divine. On raconte que quelques jours auparavant la servante qui travaillait à la maison, avait reçu, en l'absence de ses patrons, le curé, venu bénir la maison.

Quand le maître et sa femme revinrent elle leur dit ce qui s'était passé.

« Vous avez bien fait, dirent-ils, mais demain vous laverez la maison à grande eau ».

On s'accorde à voir dans cette déclaration manifeste d'impiété la cause et l'annonce de ce qui allait se passer : la maison fut bien lavée à grande eau mais pas au sens où ils l'entendaient. Certains ajoutent que ces impies étaient... protestants. !

Journal LE PETIT BASTIAIS

Jean-Jacques ALBERTINI

26 janvier 1889